

je t'ai répondu : "Non !" Si, mon enfant, j'ai une cause grave et sainte à remettre en tes mains... Le poids que je t'offre de porter est bien lourd pour ton jeune talent et ton éloquence inexpérimentée... Mais peut-être, à force d'âme, de conviction, de zèle, porteras-tu la lumière dans une affaire ténébreuse, et apitoieras-tu ceux que la loi chargera de juger cette cause aux prochaines assises... Un crime a été commis sur les confins de ma paroisse... crime brutal dont le mobile est le vol... Un marchand de bœufs nommé Claude, qui avait tenu l'un des enfants, que tu vois, sur les fonts du baptême, a été assassiné le jour de la dernière foire... Des circonstances malheureuses, que la justice ne manquera pas de grouper pour accabler un malheureux, ont paru désigner comme le coupable, Lazare, fermier au Grand-Moutier, Lazare, un honnête homme, le mari de cette femme... Une bonté inusitée de Claude, qui, le matin même du jour fatal, lui prêta la somme nécessaire pour le désintéressement d'un créancier... la ceinture du mort trouvée sur la grand'route et rapportée innocemment par Lazare qui, dans la nuit trouvant cet objet sous ses pieds, n'avait pu le reconnaître... tout concourt à le désigner comme le criminel... Devant Dieu, moi qui connais ce pauvre garçon, moi qui lui ai appris ses premières prières et fait récoiter son catéchisme, moi qui l'ai marié, et qui ai baptisé ces deux enfants, pauvres petits anges qui ne savent rien du malheur qui les menace, je te donne ma parole que Lazare est innocent...

— Oh ! oui ! s'écria Jeanne-Marie, en levant son regard noyé de pleurs, oui, monsieur le curé, mon cher mari n'a jamais commis une mauvaise action ni dit une méchante parole... Et cependant, il n'en est pas moins vrai que demain, oui demain, monsieur, il quitte Redon pour être transféré à Rennes... et je viens vous demander ce qu'il faut que je fasse, car je ne puis abandonner Lazare dans la grande affliction que Dieu lui envoie...

— Vous désirez partir pour Rennes ?

— Oui, monsieur, mais...

— L'argent vous manque, n'est-ce pas ?...

— Je voudrais trouver à vendre le bétail, mais ceux qui en ont besoin manquent d'argent, et les autres m'offrent des prix que je ne puis accepter.

— Ne vendez ni les bœufs ni la Grise, ma pauvre Jeanne-Marie ; il ne faut pas que votre mari soit ruiné quand on lui rendra la liberté ; il n'aura déjà que trop souffert... Mon étable est assez grande pour qu'il ne soit facile d'y loger vos bœufs, et mon petit âne sera très-fier de partager son écurie avec la Grise... Quant à vos terres, je m'arrangerai... Les gens du pays ne demandent qu'à être excités au bien, et quand je leur assurerai qu'il est meilleur pour leur âme et plus profitable à leur salut éternel, de labourer le champ de leur frère malheureux que de prier distraîtement comme ils le font ; quand je leur démontrerai que l'amour du prochain est aussi nécessaire que l'amour de Dieu, et que le commandement qui nous est fait d'être bon pour lui est l'égal de celui qui nous prescrit d'adorer et de servir le maître de toutes choses, je ne mets pas en doute que vos intérêts matériels n'aient nullement à souffrir... Reste la question du voyage, Jeanne-Marie, et celle du séjour à Rennes... Vous ne pourrez travailler, pauvre créature ; toutes vos heures sont prises par ces chers petits ; et d'ailleurs, la main robuste qui sait

toucher les bœufs, retourner le foin, lier les gerbes, est inhabile aux travaux de la couture... Nous y penserons... et pour cela encore nous vous tirerons d'embarras... Maintenant, il faut à votre mari un avocat qui soit non-seulement le défenseur exigé par la loi protectrice de tous, même des criminels, mais un ami, un frère, un cœur sincère, une âme dévouée...

Jeanne-Marie joignit les mains sans parler.

Bernard se leva vivement :

— Mon oncle, dit-il, vous avez entre les mains une cause qui doit être juste entre toutes, puisque vous la défendez... confiez-la-moi ! témoignez à l'enfant de votre sœur assez de confiance pour l'élever tout d'un coup à la dignité d'homme... Etudiant et stagiaire hier encore, que je me révèle avocat, que je trouve sous l'empire d'une conviction ardente, assez de génie pour faire passer la vérité rayonnante devant les yeux des juges... Jeanne-Marie, ajouta le jeune homme, en se tournant vers la femme en deuil, Jeanne-Marie, m'acceptez-vous pour l'avocat de Lazare ?

La pauvre jeune femme tomba à genoux, posa ses innocents à terre et couvrit de larmes la main de Bernard qu'elle avait saisie.

— Bien, mon enfant ! dit le curé, bien... c'est un pacte saint qui vient de se conclure... Et maintenant, Dieu te donnera son aide, car tu auras confiance dans sa justice et sa bonté...

— Merci, mon oncle ; merci, Jeanne-Marie ! dit Bernard avec effusion, je ne me suis jamais senti plus fier...

— Ma fille, reprit le prêtre, avant de quitter le bourg, vous donnerez à mon neveu tous les détails que vous connaîtrez ; vous lui nommerez les personnes que fréquentait Lazare... vous lui raconterez ce que vous savez des goûts et des habitudes de Claude... Il faut qu'il s'éclaire sur les moindres détails, afin de pouvoir défendre plus victorieusement votre mari...

— Hélas ! monsieur le recteur, je ne sais que ce que sait le village.

— N'importe ! toute parole, chaque fait, quelque minime qu'il soit, a sa portée et sa valeur... Quand vous l'aurez suffisamment éclairé, vous partirez pour Rennes, car je vois bien que vous ne pourriez vivre, une fois privée de vos visites du dimanche... Pendant quelques jours encore, Bernard étudiera la topographie des lieux ; il questionnera les voisins, les aubergistes, et fera provision de documents avant d'arriver auprès de Lazare... Soyez tranquille ! il est jeune, bien jeune, mais pour ces sortes de causes il faut moins d'esprit que de cœur ; l'éloquence naît de la situation même ; les pleurs ont leur entraînement... Sans doute Lazare serait plus brillamment défendu par un membre du barreau de Paris, mais il ne le serait pas avec plus de zèle et de bonne volonté...

Mlle Scolastique sortit sans bruit, laissant Jeanne-Marie expliquer à Bernard quelques détails de l'affaire.

Elle appela la Louison, la conduisit dans un cabinet contenant des armoires de chêne, vastes comme des chambres meublées d'étagères, et comptant douze draps de magnifique toile, de ces draps qui faisaient l'orgueil et la joie de la vieille fille, elle lui fit comprendre qu'elle devait les porter chez madame Aubertin, jeune femme née à Paris, et comprenant peu, comme presque toutes les Parisiennes, le luxe du linge qui a toujours été l'un des goûts dominants des ménagères de province.